

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

ABONNEMENTS : Trimestre 12.00, Six mois 22.00, Un an 40.00

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR POLITIQUE, INDUSTRIEL & COMMERCIAL DU NORD

Le JOURNAL DE ROUBAIX est désigné pour la publication des ANNONCES LEGALES et JUDICIAIRES

ALFRED REBOUX Propriétaire-Gérant

INSERTEMENTS : Annonces à la ligne, Réclames, Faits divers

Les abonnements et les annonces sont reçus à Roubaix, au bureau du journal...

Table with columns for dates (13 Juin, 14 Juin) and various financial entries like 'Banque de France', 'Société g. de France', etc.

DEPECHE COMMERCIALES New-York, 14 Juin. Change sur Londres, 4,88 0/0; change sur Paris, 5,13 0/0.

ROUBAIX 14 JUIN 1877. Bulletin du jour. Il y a en France un homme qui, tout en faisant une opposition sourde au gouvernement du Maréchal...

ont plus tard complétée et fortifiée. Dès l'ouverture de la session ordinaire de 1876, M. Gambetta disposait de cette majorité, et rien alors ne lui était plus facile, maître comme il l'était de la situation...

Quelle devait être l'ambition de M. Gambetta, qui comprenait que l'heure n'était pas venue pour lui de prendre le pouvoir? C'était de jouer le rôle de modérateur entre cette majorité composée d'éléments divers et le gouvernement du Maréchal...

Triomphateur dans les scrutins des 20 février et 5 mai, quel premier usage M. Gambetta fit-il de sa victoire? Au lieu de couper immédiatement sa queue, il ne se préoccupe que d'une chose: garder sa popularité dans les bas-fonds de la population...

rialisme, afin d'avoir un prétexte pour prétendre que ce manteau abritait tous les adversaires de la République: royalistes, constitutionnels et bonapartistes conspirant ensemble contre le progrès et la liberté...

Est-ce que l'esprit très-avancé de la majorité de la Chambre ne suffisait pas à rassurer le pays contre des périls réels, s'ils avaient existé? Cette fausse manœuvre, à laquelle se sont naturellement associés tous les radicaux, tous les groupes de gauche...

Dans le pays, M. Gambetta a froissé et alarmé toutes les consciences catholiques qui font peser la responsabilité de ses attaques sur la forme républicaine. Dans le Parlement, et devant le pays, il s'est donné toutes les apparences d'un adversaire personnel du Maréchal...

Président de la commission du budget, il n'a pas su avoir une idée pratique, il n'a caressé que des réformes impossibles, il n'a poursuivi que des apparences de progrès, déguisant mal l'absence d'idées.

Leader des gauches, exerçant presque le pouvoir sans responsabilité, puis le ministère ne pouvait durer et fonctionner qu'avec son appui, il n'a pas même su seconder le cabinet qui était le plus son ouvrage...

On continue à remarquer le silence gardé par la République française sur l'affaire Bonnet-Duverdier. Il est impossible de savoir si elle est avec ou contre le condamné. C'est l'habitude de M. Gambetta dans les situations embarrassantes...

Nous signalons, hier, l'accord qui s'est établi entre la direction de la presse à Berlin et les agents de la politique républicaine. Nous trouvons dans une correspondance adressée de Berlin au

Salut public de Lyon, des détails intéressants et qui confirment nos propres renseignements sur l'origine des articles de la Gazette nationale que les feuilles républicaines reproduisent avec tant d'empressement.

« Les journaux radicaux de Paris, qui ont assez peu de patriotisme pour chercher des alliés à Berlin, feront sans doute grand bruit de la publication de cet article, qui vient, je crois pouvoir l'affirmer, de Paris même. Les correspondants des journaux allemands ne se bousillent pas à envoyer de simples correspondances de nouvelles et d'informations...

« Née le 17 juin 1818, la princesse Sophie de Wurtemberg était fille du roi Guillaume I^{er}; sa famille était alliée aux principales maisons régnantes de l'Europe et aux Bonapartes. En juin 1839, elle épousa le prince d'Orange, le roi actuel des Pays-Bas...

« La Correspondance provinciale a devancé la Gazette en publiant d'abord la Revue des Deux-Mondes, qui vient de publier un article sur les querelles confessionnelles en France et en Allemagne. Ce factum représente la France vaine à l'ultramontanisme...

Tous ces détails, parfaitement exacts, joints à ce que l'on sait d'ailleurs, expliquent le manque de patriotisme dont le parti républicain donne, en ce moment, le spectacle étonnant à toute l'Europe. Les directeurs, les écrivains, les orateurs du parti ne sont plus des Français, mais des étrangers naturalisés...

« Il n'y a pas de mal, dit Marthe d'une voix tremblante, en voyant le visage décomposé de son père apparaître dans la porte. Mon père, ne crains rien, je n'ai pas même une ampoule.

« Prince, mais venez donc jouir de votre ouvrage! cria Milaguine, au moment où Oghérol, enroué à force de gourmandiser à droite et à gauche, proférait ces paroles: — Attention, mesdames... le bouquet!

« Le prince franchit en deux bonds la pelouse qui le séparait des spectateurs et vint se poser derrière Marthe. — Allez! cria-t-il à ses artificiers improvisés.

« Le bouquet s'éleva dans les airs, aux applaudissements de la jeunesse. Mais pendant que les étoiles de toutes couleurs retombaient en pluie sur le ciel bleu pâle, un serpentaire oublié partit en zigzag et vint se loger dans les plis de la robe de Marthe.

« Avant que Marthe eût le temps de pousser un cri, Oghérol l'avait saisit dans ses bras et emportée dans la maison. On les suivit en désordre; les premiers arrivés trouvèrent Marthe au milieu du salon, un peu pâle, souriante, enveloppée dans les plis d'un grand tapis de table au milieu des débris de porcelaines.

« Il cherchait machinalement autour de lui ce qu'il pourrait bien donner en signe de reconnaissance à l'homme qui avait sauvé sa fille. Oghérol ne se fit pas prier.

« Vous cherchez vos potiches? dit-il ensuite à Milaguine. Ne cherchez pas, les morceaux sont par terre; j'ai tiré le tapis pour envelopper mademoiselle Marthe, et, ma foi, je n'ai pas regardé ce qu'il y avait dedans.

« Pyramides! » qu'en dernier lieu ils faisaient alliance avec nos plus mortels ennemis, et qu'ils s'entendent avec eux pour détruire, de concert, les seules forces qui puissent aider la France à se relever et à préparer ses désastres.

« Née le 17 juin 1818, la princesse Sophie de Wurtemberg était fille du roi Guillaume I^{er}; sa famille était alliée aux principales maisons régnantes de l'Europe et aux Bonapartes.

« La reine Sophie, la « spirituelle Majesté », comme l'appelaient Sainte-Beuve, avait en France de nombreuses relations, et, douée d'une étonnante mémoire, elle n'oubliait aucune des amitiés qu'elle y avait formées; plusieurs Français de distinction qui ont été reçus par elle, au palais des Bois, sa résidence d'été, la quittaient charmés non-seulement de sa grâce, mais émerveillés de la connaissance approfondie qu'elle avait de leur pays.

« Obligée par sa santé de s'expatrier pendant quelques mois, c'est encore à la France que Sa Majesté avait donné la préférence; c'est ainsi qu'on la vit faire un long séjour à Cannes au commencement de 1876 et à Biarritz à la fin de la même année.

« Le prince d'Orange, qui avait paru s'amender un peu par l'heureuse influence du climat méridional, reparut bientôt dans toute sa force et ce fut pendant une visite que la reine faisait à son fils, malade, qu'une terrible crise se déclara. Ramené au palais des Bois, ses tristes pressentiments ne tardèrent pas à se réaliser.

« L'oppression augmenta de jour en jour et tout espoir dut bientôt être abandonné, malgré les soins énergiques qui l'entouraient. Le prince d'Orange, alors à Paris, accourut au premier appel; il

« L'assemblée eut peine à se remettre de cette alarme. D'ailleurs, il était déjà trop tard; les hommes parlaient de s'en aller; M. Milaguine s'y opposa absolument. Marthe alla mettre une autre robe, et on commença à danser. Nastia, qui dans sa frayeur avait commencé par sangloter sans mesure, s'était assés bien remise pour pouvoir danser huit quadrilles sans interruption, et ce fut seulement le temps qui lui manqua pour accomplir son dessein...

« Marthe ne dansait pas de cette alerte, il lui était resté un petit tremblement nerveux, qui la reprenait de temps à autre. Assise sur un canapé, elle regardait le mouvement, elle écoutait le bruit, et tout ce qui s'était passé dans la matinée lui paraissait un rêve. Elle ne se souvenait plus bien nettement de Michel. Lorsque l'idée du jeune homme lui revenait, c'était comme une flèche aiguë qui lui traversait le cœur, et elle pensait aussitôt à autre chose.

« Oghérol, empressé près d'elle, montrait plus de sérieux qu'à l'ordinaire; et, de fait, il était fort sérieux. — car il se sentait follement amoureux. Les épaules nacrées de Marthe, que voilait mal la mousseline transparente, les cheveux bouclés qui lui avaient fleuri le visage, ce corps de jeune fille, chaste et comme craintif, qu'il avait emporté et serré contre lui dans sa course, au milieu des flammes qui lui brûlaient les doigts, avaient remué en lui une sensation imprévue et particulièrement enivrante.

« Oghérol, empressé près d'elle, montrait plus de sérieux qu'à l'ordinaire; et, de fait, il était fort sérieux. — car il se sentait follement amoureux. Les épaules nacrées de Marthe, que voilait mal la mousseline transparente, les cheveux bouclés qui lui avaient fleuri le visage, ce corps de jeune fille, chaste et comme craintif, qu'il avait emporté et serré contre lui dans sa course, au milieu des flammes qui lui brûlaient les doigts, avaient remué en lui une sensation imprévue et particulièrement enivrante.

« Oghérol, empressé près d'elle, montrait plus de sérieux qu'à l'ordinaire; et, de fait, il était fort sérieux. — car il se sentait follement amoureux. Les épaules nacrées de Marthe, que voilait mal la mousseline transparente, les cheveux bouclés qui lui avaient fleuri le visage, ce corps de jeune fille, chaste et comme craintif, qu'il avait emporté et serré contre lui dans sa course, au milieu des flammes qui lui brûlaient les doigts, avaient remué en lui une sensation imprévue et particulièrement enivrante.

« Oghérol, empressé près d'elle, montrait plus de sérieux qu'à l'ordinaire; et, de fait, il était fort sérieux. — car il se sentait follement amoureux. Les épaules nacrées de Marthe, que voilait mal la mousseline transparente, les cheveux bouclés qui lui avaient fleuri le visage, ce corps de jeune fille, chaste et comme craintif, qu'il avait emporté et serré contre lui dans sa course, au milieu des flammes qui lui brûlaient les doigts, avaient remué en lui une sensation imprévue et particulièrement enivrante.

« Oghérol, empressé près d'elle, montrait plus de sérieux qu'à l'ordinaire; et, de fait, il était fort sérieux. — car il se sentait follement amoureux. Les épaules nacrées de Marthe, que voilait mal la mousseline transparente, les cheveux bouclés qui lui avaient fleuri le visage, ce corps de jeune fille, chaste et comme craintif, qu'il avait emporté et serré contre lui dans sa course, au milieu des flammes qui lui brûlaient les doigts, avaient remué en lui une sensation imprévue et particulièrement enivrante.

s'installa au chevet de l'anguste malade, où s'était fait transporter le prince Alexandre, fort souffrant lui-même.

« Ce fut pendant ces jours d'angoisses que notre nation montra son attachement profond pour la reine et la maison d'Orange; l'inquiétude était à son comble; les bulletins partis du palais étaient lus avec anxiété, et de ferventes prières s'élevaient des églises de tous les cultes.

« S. M. le roi, arrivé en toute hâte du château du Loo, s'était rendu auprès de la reine. Le dimanche matin, 3 juin, elle perdit connaissance; mais une dernière lueur de vie lui permit encore de reconnaître la famille d'Orange, réunie autour d'elle. Bientôt après, Sa Majesté rendit le dernier soupir. A ce moment, toute l'attention hollandaise, en prières, demandait à Dieu la vie de sa souveraine. Il m'est difficile de décrire la douleur générale qui fut manifestée sans contrainte; tous les établissements publics furent fermés; et dans plusieurs grandes villes, presque chaque maison porta les couleurs nationales voilées de crêpe.

« La reine, vêtue de satin blanc, couverte de fleurs, fut posée sur un lit de parade, où elle resta trois jours entourée des personnes de sa maison; auprès d'elle, se trouvait la Bible, qui ne l'avait pas quittée et, malgré les dernières souffrances, son visage avait conservé tout son calme.

« Les obsèques auront lieu le 20 de ce mois, et je vous tiendrai au courant de leur célébration; jusque-là, un deuil sévère s'étend sur le royaume. Les princes de la maison d'Orange comprennent, dans toute son étendue, le malheur qui les frappe; chacun s'associe à la grande douleur de la famille royale, qui trouve son écho dans le cœur même de la nation.

« La mort récente de la reine de Hollande a remis en lumière la lettre d'un intérêt si capital qu'elle avait écrite à Napoléon III, douze jours après Sadowa, qui fut publiée après le 4 Septembre, avec d'autres papiers saisis aux Tuileries. Elle porte la marque d'un esprit juste et ferme :

« 18 juillet 1866. Vous vous faites d'étranges illusions! Votre prestige a plus diminué dans cette quinzaine, qu'il n'a diminué pendant la durée du règne. Vous permettez de détruire les faibles, vous laissez grandir outre mesure l'insolence et la brutalité de votre plus proche voisin, vous acceptez un cadeau, et vous ne ravez pas même adresser une bonne parole à celui qui vous le fait. Je regrette que vous ne croyiez intéressée à la question et que vous ne voyiez pas le funeste danger d'UNE puissante Allemagne et d'UNE puissante Italie.

« C'est la dynastie qui est menacée, et c'est elle qui en subira les suites. Je le dis parce que telle est la vérité, que vous reconnaîtrez trop tard. Ne croyez pas que le malheur qui m'accable, dans le désastre de ma patrie, me rende injuste ou méfiant. La Vénétie cédée, il fallait secourir l'Autriche, marcher sur le Rhin, imposer vos conditions! Laisser égorger l'Autriche c'est plus qu'un crime, c'est une faute. Peut-être est-ce ma dernière lettre. Cependant je croirais manquer à une ancienne et sérieuse amitié si je ne disais une dernière fois toute la vérité. Je ne pense pas qu'elle soit écoutée, mais je veux pouvoir me répéter un jour ce que j'ai tout fait pour prévenir la ruine de ce qui m'avait inspiré tant de foi et tant d'affection.

Feuilleton du Journal de Roubaix du 15 Juin 1877

LA PRINCESSE OGHÉROL

PAR HENRY GREVILLE VIII (suite) — Il me trompait alors, se disait-elle, — et son cœur honnête lui criait que ce n'était pas possible. — Mais il est parti! se répétait-elle, il n'est pas venu ce matin, il n'a rien envoyé, rien fait dire.

— Tout, se dit-elle, n'importe quoi, plutôt que de le revoir! Nous voyagerons, s'il le faut!

Et, les yeux brillants, les joues roses de fièvre, Marthe se mit à sa toilette; elle se fit belle, elle fut coquette, afin qu'en la voyant on ne pût songer à la femme délaissée. Certaines paroles de Pauline lui faisaient craindre qu'on n'eût remarqué les assiduités de Michel; — elle se promit de prouver au monde entier que le départ du jeune homme ne la touchait en rien.

« Elle entra dans la salle à manger à l'heure du dîner, comme son père le lui avait dit, son collier de perles au cou, des roses dans les cheveux, des rubans de velours rose partout. — L'incarnation de la beauté, de la jeunesse triomphante et de l'orgueil. Sa vue provoqua un cri d'admiration, même des femmes ses parentes et ses amies.

« — Vous êtes la fée des vingt ans! lui dit le père de Sophie Chérkof devenue madame Liakhine; il ne vous manque plus qu'une baguette.

« — Mademoiselle Marthe a une baguette, s'écria Oghérol, fort affairé à la table des hors-d'œuvre et se retournant précipitamment, un verre de kummel dans la main droite et une tartine de foie gras dans la main gauche. — Elle la cache maintenant, sa baguette, mais c'est après nous avoir tous changés en bêtes pour l'amour d'elle.

les hommages d'Oghérol ne cessèrent de la poursuivre, et, chose étrange, ce jour-là ils ne lui déplurent point.

Après s'être vu dédaigner, elle éprouvait une secrète douceur à s'entendre dire qu'elle était belle et digne d'inspirer de l'amour. D'autres que le prince, encouragés par cet accueil nouveau, lui laissèrent voir l'admiration que leur inspirait sa beauté triomphante; elle, souriante et railleuse, ne découragea personne; elle était devenue une autre femme. Deux ou trois fois son père la regarda avec étonnement; il ne l'avait jamais vue si jolie, ni si familière.

« — Bah! se dit-il, pour une fois, il n'y a pas grand mal. Oghérol avait disparu pendant qu'on servait le café. Il reparut au bout d'une heure et invita la société à passer au jardin pour voir le feu d'artifice.

« — Nous serions aussi bien sur le balcon, dit M. Milaguine, toujours paresseux après dîner.

« — Non, père, au jardin, au jardin! cria Nastia en sautillant autour de lui. Serge va vous apporter un fautenil. — Serge Avériev ne la quittait pas plus que son ombre depuis le dîner, et elle se servait de lui comme d'un jeune chien pour lui faire apporter toute espèce de choses.

entreprise fut-elle émaillée de quelques mécomptes; mais tout le monde était de si bonne humeur, que la gaieté universelle couvrit ses déceptions particulières.

« — Prince, mais venez donc jouir de votre ouvrage! cria Milaguine, au moment où Oghérol, enroué à force de gourmandiser à droite et à gauche, proférait ces paroles: — Attention, mesdames... le bouquet!

« Le prince franchit en deux bonds la pelouse qui le séparait des spectateurs et vint se poser derrière Marthe. — Allez! cria-t-il à ses artificiers improvisés.

« Le bouquet s'éleva dans les airs, aux applaudissements de la jeunesse. Mais pendant que les étoiles de toutes couleurs retombaient en pluie sur le ciel bleu pâle, un serpentaire oublié partit en zigzag et vint se loger dans les plis de la robe de Marthe. Celle-ci se leva brusquement: la mousseline légère s'enflamma aussitôt et la flamme monta jusqu'au corsage.

« Avant que Marthe eût le temps de pousser un cri, Oghérol l'avait saisit dans ses bras et emportée dans la maison. On les suivit en désordre; les premiers arrivés trouvèrent Marthe au milieu du salon, un peu pâle, souriante, enveloppée dans les plis d'un grand tapis de table au milieu des débris de porcelaines. Oghérol, à genoux, serrait autour d'elle les plis de l'étoffe épaisse qui avait éteint le feu.

(A suivre).